



# Ellis Island. Portraits d'Augustus Frédérick Sherman

## Dossier enseignants : Sélection de textes

Dans le cadre de l'exposition *Ellis Island. Portraits d'Augustus Frédérick Sherman*, le Département Education propose ici un choix de textes sous trois rubriques :

- Extraits littéraires
- Lettres et entretiens
- Paroles de cinéastes

Ces textes sont classés par ordre alphabétique d'auteurs et accompagnés de leur indication thématique.

### SOMMAIRE

<b>Extraits littéraires</b> .....	2
AUSTER Paul , <i>Moon Palace</i> .....	2
KAFKA Franz , <i>L'Amérique</i> .....	3
KAZAN Elia , <i>Une vie</i> .....	5
KAZAN Elia , <i>America, America</i> .....	6
LAZARUS Emma , <i>The New Colossus</i> .....	10
<b>Lettres* et entretiens</b> .....	12
BERGES Joseph, lettre du 4 juillet 1886.....	12
CASSOU Julie, lettre du 30 avril 1892 .....	13
MON Pierre, lettre du 10 juin 1900 .....	14
PEREC Georges, interview de Madame Tessie CROCE (1979) .....	15
<b>Paroles de cinéastes</b> .....	18
CRIALESE Emanuele , notes de production du film <i>Golden Door</i> .....	18
PEREC Georges, <i>Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir</i> .....	19

\*Ces lettres authentiques sont reproduites avec l'autorisation de l'A.M.M.E (Association pour la Maison de la Mémoire de l'Emigration)

## EXTRAITS LITTÉRAIRES

### ■ Moon Palace

Paul Auster, traduit de l'américain par Christine Le Boeuf

Actes Sud, 1989, 364 p.

Extraits pp. 13-14, 17-19

#### Présentation :

Les parents de l'auteur, nés aux Etats-Unis, sont issus d'une famille de migrants juifs venus d'Europe centrale. Dans *Moon Palace*, le narrateur solitaire, installé à New York en 1965, parcourt la ville et le pays, il arpente l'Amérique moderne, fait des rencontres singulières, mais il a rendez-vous aussi avec son passé.

#### Thème : identité

« Il n'y a pas grand-chose à raconter sur ma famille. La liste des personnages est courte, et pour la plupart ils ne sont guère restés en scène. J'ai vécu jusqu'à onze ans avec ma mère, mais elle a été tuée dans un accident de la circulation, renversée par un autobus qui dérapait, incontrôlable, dans la neige de Boston. Il n'y avait jamais eu de père dans le tableau, seulement nous deux, ma mère et moi. Le fait qu'elle portât son nom de jeune fille prouvait qu'elle n'avait jamais été mariée, mais je n'ai appris qu'après sa mort que j'étais illégitime. Quand j'étais petit, il ne me venait pas à l'esprit de poser des questions sur de tels sujets. J'étais Marco Fogg, ma mère Emily Fogg, et mon oncle de Chicago Victor Fogg. Nous étions tous des Fogg et il me paraissait tout à fait logique que les membres d'une même famille portent le même nom. Plus tard, oncle Victor m'a raconté qu'à l'origine le nom de son père était Fogelman, et que quelqu'un, à Ellis Island, dans les bureaux de l'immigration, l'avait réduit à Fog, avec un g, ce qui avait tenu lieu de nom américain à la famille jusqu'à l'ajout du second g, en 1907. Fogel veut dire oiseau, m'expliquait mon oncle, et j'aimais l'idée qu'une telle créature fit partie de mes fondements. Je m'imaginais un valeureux ancêtre qui, un jour, avait réellement été capable de voler. Un oiseau volant dans le brouillard, me figurais-je, un oiseau géant qui traversait l'Océan sans se reposer avant d'avoir atteint l'Amérique.

[...] Peu de temps après mon arrivée à Chicago, oncle Victor m'a emmené voir le film à succès de la saison, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Le nom du héros de cette histoire est Fogg, bien sûr, et à partir de ce jour-là oncle Victor m'a appelé Philéas en signe de tendresse — en secrète référence à cet instant étrange où, selon son expression, "nous avons été confrontés à nous-mêmes sur l'écran". Oncle Victor adorait concocter des théories complexes et absurdes à propos de tout, et il ne se lassait jamais d'interpréter les gloires dissimulées dans mon nom. Marco Stanley Fogg. D'après lui, cela prouvait que j'avais le voyage dans le sang, que la vie m'emporterait en des lieux où nul homme n'avait encore été. Marco, bien naturellement, rappelait Marco Polo, le premier Européen à se rendre en Chine ; Stanley, le journaliste américain qui avait retrouvé la trace du docteur Livingstone "au cœur des ténèbres africaines" ; et Fogg, c'était Philéas, l'homme qui était passé comme le vent autour du globe, en moins de trois mois. Peu importait que ma mère n'eût choisi Marco que parce qu'elle aimait ce prénom, que Stanley eût été celui de mon grand-père et que Fogg fût une appellation fausse, caprice d'un fonctionnaire américain illettré. Oncle Victor trouvait du sens là où nul autre n'en aurait vu et puis, subrepticement, le muait en une sorte de connivence secrète. En vérité, j'étais ravi de toute l'attention qu'il me prodiguait, et même si je savais que ses propos n'étaient que vent et rodomontades, une part de moi y croyait mot pour mot. A court terme, le nominalisme de Victor m'a aidé à surmonter l'épreuve des premières semaines dans ma nouvelle école. Rien n'est plus vulnérable que les noms, et "Fogg" se prêtait à une foule de mutilations spontanées : Fag et Frog, par exemple, accompagnées d'innombrables allusions météorologiques : Boule de Neige, Gadoue, Gueule de Crachin. Après avoir épuisé les ressources que leur offrait mon patronyme, mes camarades avaient dirigé leur attention sur mon prénom. Le o à la fin de Marco était assez évident pour

susciter des épithètes telles que Dumbo, Jerko, et Mumbo-Jumbo, mais ce qu'ils ont trouvé en outre défiait toute attente. Marco est devenu Marco Polo ; Marco Polo, Polo Shirt ; Polo Shirt, Shirt Face ; et Shirt Face a donné Shit Face, une éblouissante manifestation de cruauté qui m'a stupéfié la première fois que je l'ai entendue. A la longue, j'ai survécu à mon initiation d'écolier, mais il m'en est resté la sensation de l'infinie fragilité de mon nom. Ce nom était pour moi tellement lié à la conscience de mon individualité que je souhaitais désormais le protéger de toute agression. A quinze ans, j'ai commencé à signer mes devoirs M.S. Fogg, en écho prétentieux aux dieux de la littérature moderne, mais enchanté aussi du fait que ces initiales signifient manuscrit. »

## ■ L'Amérique

**Franz Kafka**, publication posthume 1927, réédité chez Folio, 363 p.

Traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte

### Présentation :

La quête d'identité, l'angoisse de culpabilité, la persécution et le sentiment d'exclusion ou d'étrangeté sont au cœur de l'œuvre de Franz Kafka, né à Prague en 1883, d'une famille juive de langue allemande, et mort en 1927. Quand il rédige *Amerika ou le disparu* (titre original), en 1912, le mirage américain bat son plein, mais pour Kafka, c'est le rêve des autres. A cette époque, la récente émancipation des Juifs dans l'Empire austro-hongrois leur ouvrait la voie de l'assimilation, mais l'écrivain est hanté par le sentiment de sa différence et la question de son identité, de son appartenance, de sa place. Le roman reste inachevé : Karl Rossmann, le personnage, est laissé, à la fin, dans un train en partance pour une destination inconnue... A noter que le grand-père paternel de Franz Kafka se prénomme Jacob, comme l'oncle du personnage principal.

### Extrait 1, p. 11

*Thème : arrivée à New York*

« Lorsque, à seize ans, le jeune Karl Rossmann, que ses pauvres parents envoyaient en exil parce qu'une bonne l'avait séduit et rendu père, entra dans le port de New York sur le bateau déjà plus lent, la statue de la Liberté, qu'il observait depuis longtemps, lui apparut dans un sursaut de lumière. On eût dit que le bras qui brandissait l'épée\* s'était levé à l'instant même, et l'air libre soufflait autour de ce grand corps.

- Qu'elle est haute ! se disait-il. Il en oubliait de partir et fut repoussé petit à petit jusqu'au bordage par la foule sans cesse grossissante des porteurs.

Un jeune homme avec lequel il avait fait vaguement connaissance pendant la traversée lui dit au passage :

- Vous n'avez donc pas envie de descendre ?

- Mais si, je suis prêt, fit Karl. Il le regardait en riant ; et dans l'orgueil de sa joie, comme c'était un solide garçon, il chargea sa malle sur son épaule. Mais, ayant jeté les yeux sur le jeune homme qui s'éloignait déjà avec les autres en agitant sa canne, il s'aperçut avec consternation qu'il avait oublié son propre parapluie au fond du bateau. Il se hâta de demander au jeune homme, qui n'en parut pas enchanté, de l'attendre un instant près de sa malle, examina encore l'endroit pour être sûr de se retrouver au retour et partit en forçant le pas. En bas, il y avait un passage qui aurait bien raccourci son chemin ; malheureusement, il le trouva barré ; c'était sans doute une mesure nécessitée par le débarquement général ; il dut chercher péniblement des escaliers, - qui succédaient indéfiniment à de précédents escaliers, - traverser des couloirs dont la direction changeait sans cesse et passer par une pièce vide ornée d'un bureau délaissé, jusqu'à ce que, n'ayant emprunté ce chemin qu'une ou deux fois, et toujours en assez nombreuse compagnie, il se trouvât réellement perdu. Il ne rencontrait personne et n'entendait que l'incessant frottement

de mille pieds au-dessus de lui, ou, au loin, pareil à un souffle, le dernier travail des machines déjà embrayées. »

\* Le traducteur note que « la vraie statue de Bartholdi porte un flambeau (et que) Kafka ne cherche pas une vérité photographique ». Ce détail inouï (relève-t-il du lapsus ?) nous paraît au contraire hautement significatif : il signale, sous le lyrisme affiché de l'hospitalité, la brutale réalité de l'immigration.

#### **Extrait 2, pp 21-22**

*Thème : arrivée à New York*

**Situation :** Jacob, l'oncle de Karl, l'emmène, à travers les coursives, vers le bureau du personnel de bord.

« Karl s'aperçut qu'il n'était jamais venu dans cette partie du paquebot ; elle était sans doute réservée pendant toute la traversée aux passagers de première et de seconde, et maintenant, pour le grand nettoyage, on avait dû enlever les barrières. Ils avaient effectivement rencontré déjà plusieurs hommes, portant des balais sur l'épaule, qui avaient dit bonjour au chauffeur. Karl s'étonnait du luxe du bateau ; évidemment au fond de son entrepont, il n'avait pu en soupçonner grand-chose. (...) Par les trois hublots de la cabine, il voyait jouer les vagues de l'océan, et il sentait battre son cœur, en contemplant leurs mouvements joyeux, comme s'il n'avait pas eu la mer à voir à toute seconde cinq jours durant. (...) Au fond, New York se dressait, ses gratte-ciel regardaient Karl avec leurs cent mille fenêtres. Oui, vraiment, dans cette pièce on savait où on était. »

#### **Extrait 3, pp 28-29**

*Thème : débarquement des passagers.*

« Le port continuait à vivre. Un transport plat, chargé d'une montagne de barriques qui devaient être merveilleusement équilibrées pour ne pas rouler, faillit plonger la pièce dans les ténèbres en passant devant les hublots ; de petits canots à moteur (...) filaient en mugissant, et droit comme au cordeau, sous l'infime impulsion d'un homme qu'on voyait debout au gouvernail. De bizarres et légères choses sortaient d'elles-mêmes le nez à la surface de l'eau agitée ; l'eau agitée, les recouvrant aussitôt, les faisait disparaître aux regards étonnés ; des canots de transatlantiques avançaient sous les coups de rames des matelots qui peinaient durement ; ils étaient pleins de passagers, assis là au petit bonheur, comme on les y avait coincés en les embarquant dans la foule, muets et tout à leur attente, bien que certains ne pussent s'empêcher de tourner la tête pour regarder les changements de décor. C'était un mouvement sans fin, une agitation qui se transmettait de la mer turbulente aux pauvres hommes et à leurs œuvres. »

#### **Extrait 4, pp 53-54**

*Thème : premiers jours.*

« Les premiers jours d'un Européen en Amérique étaient comparables à une naissance et, bien qu'on s'acclimatât ici – ajoutait-il \* pour ne pas inspirer à Karl une frayeur inutile – plus rapidement que quand on vient de l'au-delà dans le monde des humains, il ne fallait tout de même jamais cesser de se représenter que le premier jugement reposait toujours sur une base fragile et qu'on ne devait pas risquer de lui permettre d'introduire la confusion dans ceux qui guideraient par la suite. Il avait connu, disait-il, lui-même, des nouveaux venus qui, par exemple, au lieu de se régler suivant ces bons principes, perdaient des journées entières sur leur balcon à

regarder dans la rue comme des moutons égarés. Cela désorientait forcément ! Cette oisiveté solitaire gaspillée à contempler les mille travaux d'une journée new-yorkaise pouvait être permise et même peut-être conseillée – non sans réserve d'ailleurs - à un simple passant ; mais pour quelqu'un qui devait rester, c'était sa perte, on pouvait bien employer le mot, quoiqu'il fût un peu exagéré. »

\* C'est Jacob, l'oncle de Karl, qui parle.

Annexe :

On pourra consulter les bandes dessinées : *Franz Kafka*, Robert Cara, Daniel Casanave, L'Amérique, 6 Pieds sous Terre, 2006 ; *Franz Kafka*, Sylvain Ricard, Maël, Albertine Ralenti, Dans la colonie pénitentiaire, Delcourt, 2007.

## ■ Une vie

**Elia Kazan.** Traduit de l'américain par Jérôme Jacobs  
Grasset, 1988

### Présentation :

Elia Kazan, de son vrai nom Kazanjoglous, est né à Constantinople en 1909, d'une famille de Grecs qui émigrent aux Etats-Unis et s'installent à New York en 1913. Au début de son autobiographie, le cinéaste raconte l'histoire de sa famille en feuilletant son album photographique. La photo 1, datant de 1889, représente ses ancêtres du temps de leur installation à Constantinople.

### Extrait 1, p. 20

*Thème : mémoire familiale*

« J'étudie des photos ; pendant des années, ce fut ma profession. L'une d'elles (photo 1) est la première d'une série où figure Athéna Shishmanoglou, ma mère. Elle, c'est ce nourrisson au regard déterminé posé sur les genoux de sa mère. Remarquez la bouche. Y détectez-vous un signe d'obstination ? Elle en aurait besoin par la suite.

Voici la famille Shishmanoglou une génération après son arrivée à Constantinople en provenance de Kayseri, une ville à l'intérieur des terres. Etudiez cette photo avec moi. N'y a-t-il pas quelque chose d' « occidental » dans cette famille ? Qu'est-ce que c'est ? Les vêtements qu'ils portent ? La qualité de l'arrière-plan et de meubles ? Ou bien l'attitude détendue de leur corps ? Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'ils se touchent tous et surtout que le bras et la main du fils aîné soient posés sur l'épaule de son père. On perçoit clairement l'amour et la confiance qui l'habitent. On voit bien que les membres de cette famille étaient dévoués les uns aux autres, qu'ils étaient à l'aise ensemble. Le chef de la famille Shishmanoglou et son fils aîné portent le fez, le couvre-chef des oppresseurs musulmans. Ils le portent à l'intérieur de la maison : c'est la tradition mahométane. (...) Tous les hommes grecs, à cette époque et à cet endroit, le portaient. Pourquoi ? Ce peuple en captivité depuis la chute de Constantinople en 1453 avait adopté une tactique pour être en captivité : se mêler à la population turque. »

### Extrait 2, p. 28

*Thème : voyage vers l'Amérique*

### Situation :

La photo 6 représente la famille d'Elia Kazan, partie de Berlin où elle avait migré depuis Constantinople, sur le bateau qui les mène en Amérique en 1913. Elia Kazan a quatre ans.

« La photo 6 a été prise à bord du Kaiser Wilhelm, le fleuron des paquebots allemands, qui nous emportait vers l'Amérique. Une fête avait été organisée pour le départ ; c'était la coutume à cette époque-là. Le garçonnet apeuré dans son costume marin blanc est l'auteur de ce récit. Au centre du groupe, vêtue de noir, c'est sa mère. Elle porte encore le deuil de son père, comme toutes les autres femmes de la famille Shishmanoglou, d'ailleurs. A l'extrême gauche de la photo, c'est la sœur aînée d'Athéna, Vassiliki (Queenie). Elles ne devaient plus jamais se revoir. Derrière l'épaule droite d'Athéna, tout de blanc vêtue et coiffée d'un chapeau fort peu seyant, on distingue sa meilleure amie, Lucy Palymyra. »

### **Extrait 3, pp.18**

*Thème : intégration*

« Quand mon père était arrivé en Amérique, il avait dû sentir aussi que l'environnement lui était hostile et le menaçait – après tout, il ne parlait pas la langue - et il continua donc à se comporter à New York comme il le faisait avec les Turcs, s'efforçant de rester prudent, de ne jamais prêter le flanc à la critique dans les rues ou au marché, d'avoir un sourire d'acquiescement toujours prêt. Il avait appris à se débrouiller en usant de son ingéniosité et en ne disant rien qui pût être mal interprété. Il apprit à survivre par la ruse, l'astuce et la maîtrise de ses réactions profondes. Il ne pouvait pas se permettre d'agir avec franchise dans les rues ou dans sa boutique\*. Il devait plaire à ses clients et les flatter. Avant de vendre ses marchandises, le marchand doit savoir se vendre lui-même. Il préserva sa vie en feignant de respecter ce qu'il craignait, voire méprisait. En Turquie, il avait appris la leçon des Grecs d'Anatolie : pour survivre, il faut savoir rester à sa place. »

\* boutique de tapis

### **■ America America**

Elia Kazan, traduit de l'américain par Emy Moliné

1961, Stock, 242 p.

#### **Présentation :**

Avant d'avoir été un film (sorti en 1963 aux Etats-Unis), *America America* est un roman et la mise en fiction de l'expérience familiale de l'immigration racontée par E.Kazan dans son autobiographie *Une vie* (voir extraits précédents). Ce roman servira de base au scénario. Dans cette histoire, Stavros Topouzoglou, jeune grec vivant avec sa famille en territoire Ottoman, rêve de gagner l'Amérique. Il a assisté aux massacres d'Arméniens en 1896, refuse la pauvreté et la soumission de son père devant les Turcs. Un jour, il tente en vain d'extorquer de l'argent à sa grand-mère, puis la quitte, furieux. C'est alors qu'il fait une rencontre.

### **Extrait 1, pp. 61-63**

*Thème : Le rêve américain*

« Stavros reprend la route qui conduit à la ville. Le soleil se couche. Un tout jeune homme le suit, qui va bientôt le rattraper ; il est d'une maigreur spectrale : c'est Hohanness Gardashian. Ses haillons sont saturés de poussière. Son visage resplendit d'espoir. Hohanness dépasse Stavros. Puis il s'arrête, secoué par une quinte de toux d'une telle violence qu'il s'accroupit sur le bas-côté de la route en attendant qu'elle se calme. Stavros arrive à sa hauteur, Hohanness se retourne et tend une main en souriant ; « Un petit sou ! Un petit sou ! »

Stavros n'est pas d'humeur à s'apitoyer sur quiconque ; il secoue la tête presque méchamment et va son chemin.

HOHANNESS, derrière lui : - Ecoute-moi... Je me souviendrai de toi. En Amérique, je prierai pour toi.

Stavros s'arrête net et se retourne. Hohanness est toujours accroupi sur le bas-côté de la route... sourire aux lèvres. Il tend la main derechef : « Un petit sou ! Un petit sou ! »

STAVROS, revenant vers lui. – Tu vas en Amérique... toi !

HOHANNESS. – Avec l'aide de Jésus.

STAVROS. – A pied ?

HOHANNESS. – N'importe comment.

STAVROS. – Et sans argent ?

HOHANNESS. – J'avance un peu chaque jour.

Stavros le foudroie du regard. Une jalousie amère l'étreint.

STAVROS. – Comment peux-tu parler d'y aller avec ça !

Il montre du doigt les souliers de Hohanness qui vivent leurs derniers jours. Le jeune homme les regarde, honteux, et sourit.

STAVROS. – Tiens !

Il enlève ses souliers et les lui lance. Puis, sans un mot de plus, il fait demi-tour et s'éloigne rapidement. Au bout de quelques pas, il s'arrête et tourne la tête : « D'où viens-tu ? »

Hohanness est en train d'enfiler les chaussures avec une hâte fébrile tant il a peur que Stavros ne se ravise.

HOHANNESS. – De très loin là-bas. Derrière ces nuages, il y a des montagnes, les montagnes d'Arménie. Je ne les reverrai jamais.

Ragaillard par le cadeau de Stavros, il se relève d'un bond et fait quelques pas pour essayer les souliers. « Merci. Je me souviendrai de toi. »

Il se place face à l'Ouest et s'enfonce dans les feux du couchant. »

## **Extrait 2, pp. 76-77**

### ***Thème : Le départ***

**Situation :** Stavros cède à son père qui veut l'envoyer chez un parent à Constantinople, mais il a toujours le désir secret d'aller en Amérique. C'est le jour du départ. Vasso, la mère et Isaac, le père, donnent tous leurs biens précieux à leur fils pour le long voyage qui l'attend. Il représente dorénavant l'espoir pour toute la famille.

« Tous se tournent désormais vers Stavros et le regardent. L'écrasant fardeau du devoir pèse plus lourdement que jamais sur ses épaules. Puis il se lève, va vers sa mère et se tient gauchement devant elle. Il parle du fond du cœur. « Je ne vous décevrai pas. » Soudain, la mère et le fils s'étreignent. Vasso se résigne enfin à voir dans cet enfant le chef de la famille.

Un petit groupe de gens, les Topouzoglou, sont rassemblés sur une éminence qui domine la vaste plaine d'Anatolie. Loin, très loin à l'horizon, deux minuscules silhouettes gravissent le premier relief du paysage : Stavros et son petit âne lourdement chargé. Au sommet de la côte, le garçon s'arrête et se retourne. Il a mis la veste que sa mère lui a préparée. Dessous, il porte un large col ouvert et une cravate. Il est coiffé du fez de Vartan\*. Maintenant, il agite les bras en signe d'adieu. Puis il tourne résolument le dos à sa famille et apostrophe Goodchook d'un ton irrité : « En avant, toi ! Allons-y ! »

Le garçon et l'animal gravissent la crête et disparaissent presque.

La famille a vu Stavros pour la dernière fois peut-être. Elle fait demi-tour et revient vers la ville. Il n'y a plus que deux points microscopiques sur le vaste plateau. Derrière eux, le soleil se couche. »

\* ami arménien de Stavros, massacré sous ses yeux par les Turcs alors qu'il tentait de sauver des Arméniens pendant l'incendie d'une église. Stavros a ramassé son fez et l'a gardé en signe de fidélité.

### Extrait 3

#### *Thème : L'embarquement*

**Situation :** A Constantinople, où il est devenu, par intérêt, l'amant d'une riche Arménienne, Stavros retrouve par hasard Hohanness au bureau de la North German Lloyd Line qui délivre les billets de bateau pour l'Amérique. Tous les deux ont leur précieux Sésame.

« STAVROS. – Toi ! Tu y vas ? Hein ? (Hohanness incline la tête). Je t'avais bien dit de ne pas renoncer ! Explique-moi vite ce qui t'est arrivé.

HOHANNES. – Cet homme-là... il nous emmène.

Un passager corpulent, Mr. Demos Agnostis, est au guichet en train de prendre des billets de pont pour les huit adolescents\*.

Stavros est saisi d'une excitation extraordinaire. « Vous partez tous ? »

HOHANNES. – Il a une boutique de cireurs de chaussures à New York et ...

Une quinte de toux l'empêche de continuer.

UN DES GARCONS. – Il nous paie le voyage sur le Kaiser Wilhelm\*\*.

STAVROS. – Et après ? Qu'est-ce que vous... ?

LE GARCON. – Nous travaillerons pour lui. Deux ans pour rien.

STAVROS. – Ah, oui ?

Son visage reflète un douloureux débat. Envie ? Regret ? Pourquoi ce pincement au cœur ?

STAVROS. – Dis-moi... Est-ce qu'il en prendrait un autre ?

HOHANNES. – Non, rien que huit. Je suis allé une fois au magasin de ton oncle pour te prévenir. Je t'ai vu monter en voiture avec des riches. (Il fait un geste éloquent en direction de son abdomen.) Beaucoup à manger ! Beaucoup à manger ! Aussi j'ai pensé...

Stavros reprend brusquement son masque d'assurance insolente.

STAVROS. – Tu as eu raison, cent fois raison ! Deux ans pour rien ! C'est de l'esclavage ! Pour qui me prends-tu ? Allah !

HOHANNES. – Pour moi, ça me convient. En tout cas, je vois que tu pars.

STAVROS. – Oui, ne te tracasse pas pour moi. Je prends le même bateau que vous ! Le même ! »

\* Agnostis, qui possède une petite entreprise, a l'autorisation d'emmener huit jeunes gens en Amérique.

\*\* C'est sur ce même bateau que la famille d'Elia Kazan émigra.

### Extrait 4, p. 210

#### *Thèmes : Traversée, arrivée en Amérique*

**Situation :** La traversée arrive à son terme. Les passagers du Kaiser Wilhelm aperçoivent les côtes américaines.

« Des mouettes criardes volettent autour du mât du navire. Au loin, émergeant de la brume, la côte de Long Island apparaît. Hohanness, à la proue, se retourne et appelle : « Stavros ! Stavros ! » Mais Stavros n'est pas là.



Les passagers du pont se précipitent à l'avant. Des têtes surgissent aux hublots. Ces gens sont très pauvres et viennent de tous les pays méditerranéens. Ils portent encore leurs vêtements nationaux et tous leurs biens tiennent dans des balluchons qui ne les quittent pas. Des Italiens. Des Roumains. Des Albanais. Des Russes. Des Serbes. Des Croates. Des Syriens. Des Juifs orthodoxes barbus. Des fanatiques. Pas de femmes. Parfois, un enfant avec un chiffon autour du cou. (...) Sur le gaillard d'avant, Stavros court rejoindre Hohanness. Les autres garçons et Mr. Agnostis sont là, eux aussi.

HOHANNNESS. – Stavros ! Regarde, regarde ! Mr. Agnostis dit que c'est la ville de Coney Island. (...)

Hohanness ne tousse plus. Stavros et lui dévorent la côte des yeux.

La nuit tombe, Hohanness et Stavros sont toujours à leur poste d'observation. Mais derrière eux, le pont est presque désert. Les deux garçons fredonnent des airs de leur pays. La séparation approche.

HOHANNNESS. – Nous serons toujours amis.

STAVROS. – La vie n'est pas comme ça. Rien que des rencontres et des départs.

HOHANNNESS. – Mon père aimait cette chanson. Tous les dimanches, il me disait : « Hohanness, Viens ! Chante ! »

Il entame les couplets que Vartan et Stavros lançaient à pleine voix au début de cette histoire, sur le flanc de la montagne. Stavros se joint à lui et, en même temps, il enlève le fez de Vartan qu'il a toujours porté, le regarde intensément, puis le lâche dans l'eau de la baie.

STAVROS. – La première chose que je ferai demain matin, ce sera de m'acheter un de ces chapeaux de paille que portent les Américains. »

#### Extrait 5, pp. 234-236

##### Thème : identité

**Situation :** Hohanness, malade et rongé de toux, a compris qu'il ne franchirait pas les barrages de l'inspection sanitaire. De désespoir, il se suicide en se jetant par-dessus bord. Mais c'est aussi un geste de sacrifice et d'amitié pour Stavros qui, accusé de violence envers un passager et donc interdit de débarquement, pourra clandestinement prendre sa place. La scène se passe dans le hangar d'Ellis Island réservé aux immigrants, devant un fonctionnaire chargé des enregistrements.

« LE FONCTIONNAIRE, affectant d'écourcher le nom de Stavros. – Stavros Topouzoglou. L'un de vous s'appelle-t-il ainsi ?

Mr. AGNOSTIS. – Ce garçon est mort hier soir.

LE FONCTIONNAIRE, dévisageant Stavros. – Et toi ? Quel est ton nom ?

Mr AGNOSTIS. – Hohanness.

LE FONCTIONNAIRE. – Pas vous, toujours vous. Il sait parler, non ? Quel est ton nom ?

Stavros voit soudain où ils veulent en venir. Il se hâte de répondre : « Hohanness Gardashian »

LE FONCTIONNAIRE. – Tu veux devenir américain ?

Mr AGNOSTIS. – Oh, oui, Monsieur. Oui, Monsieur.

LE FONCTIONNAIRE. – Eh bien, la première chose à faire, c'est de changer de nom. Tu veux un nom américain, mon garçon ?

Mr Agnostis fait signe à Stavros d'accepter, mais celui-ci ne comprend pas. Il répète avec véhémence : « Hohanness Gardashian. »

LE FONCTIONNAIRE. – Je sais, je sais.

STAVROS, hurlant presque. – Hohanness !

LE FONCTIONNAIRE, rapidement. – Ça suffit ! Hohanness. C'est tout ce qu'il te faut ici.

Il écrit quelque chose sur un bout de papier qu'il tend à Stavros.

LE FONCTIONNAIRE. – Là ! Tu sais lire ?  
 Naturellement, Stavros ne sait pas lire l'anglais. Mr Agnostis s'approche et déchiffre :  
 « Joe Arness ». Alors il saisit. « Hohanness. Joe Arness. Hohanness. » Il se tourne vers Stavros :  
 « Joe Arness. Joe. »  
 STAVROS, répétant. - Joe.  
 Mr AGNOSTIS. – Arness.  
 STAVROS. – Arness.  
 Mr AGNOSTIS, le montrant du doigt. – Joe Arness.  
 STAVROS, acquiesçant. – Joe Arness.  
 Mr AGNOSTIS, au fonctionnaire. – Parfait :  
 STAVROS, au fonctionnaire. – Joe Arness.  
 LE FONCTIONNAIRE, plein de la vanité de l'inventeur. – Ça te va ?  
 Stavros incline la tête et multiplie les signes d'approbation. « Joe Arness, Joe Arness, très bien, très bien ! »  
 LE FONCTIONNAIRE. – Te voilà mis au monde pour la seconde fois, mon garçon. Tu es rebaptisé. Et sans avoir rien payé au clergé ! Au suivant ! »

### ■ The New Colossus

Emma Lazarus (poétesse américaine 1849 - 1887)

Ce poème, qui glorifie l'Amérique comme terre d'accueil des exclus du monde entier, a été gravé sur le socle de la Statue de la Liberté en 1903.

« Not like the brazen giant of Greek fame  
 with conquering limbs astride from land to land,  
 Here are our sea-washed, sunset gates shall stand  
 A mighty woman with a torch, whose flame  
 Is the imprisoned lightning, and her name  
 Mother of Exiles, From her beacon-hand  
 Glows world-wide welcome ; her mild eyes command  
 The air-bridged harbor that twin cities frame.  
 « Keep, ancient lands, your storied pomp ! » cries she  
 With silent lips. « Give me your tired, your poor,  
 Your huddled masses yearning to breathe free,  
 The wretched refuse of your teeming shore.  
 Send these, the homeless, tempest-tost, to me,  
 I lift my lamp beside the golden door ! »

#### Traduction :

Le Nouveau Colosse  
 Non pas comme ce géant de cuivre célébré par les Anciens,  
 Dont le talon conquérant enjambait les rivages,  
 Ici, devant nos portes battues par les flots  
 Et illuminées par le couchant se dressera  
 Une femme puissante, la flamme de sa torche  
 Est faite de la capture d'un éclair et son nom est  
 Mère des Exilés. De son flambeau  
 S'échappent des messages de bienvenue au monde entier ;  
 Son regard bienveillant couvre  
 Le port, les deux villes qui l'entourent et le ciel qui les domine,  
 "Garde, Vieux Monde, tes fastes d'un autre âge" proclame-t-elle

De ses lèvres closes. "Donne-moi tes pauvres, tes exténués  
Qui en rangs pressés aspirent à vivre libres,  
Le rebus de tes rivages surpeuplés,  
Envoie-les moi, les déshérités, que la tempête me les rapporte  
De ma lumière, j'éclaire la porte d'or!"

## LETTRES ET ENTRETIENS :

### Présentation des lettres :

Il s'agit d'authentiques lettres de Français ayant émigré aux Etats-Unis à la fin du XIXème siècle.

### ■ Lettre de Joseph Bergès à son oncle Nouaux

San Francisco le 4 Juillet 1886

Cher Oncle

Je mai la plume a la main pour vous faire savoir, que je sui emparfaite santée, et pour vous faire savoir que je suis ariver en californi en profitan dune bonne santé, il y a déjà un moi et demi, vous saurez que je sui a la campagne avec Bernard Bauchou. Je commense affaire jardinier il y a de ja un moi. Les permier 8 jours je me sui bien a muier, mais ce qui me consolait je grangne de largen, je vous aurez écrit il y a quelque temp mais je na vait rien à voudre apprésent je connait un peu le pay. Le pay est très bon, beaucoup plus can france, il fait pa au tan de chaleur il fait toujours un ven très for, le matin va il fait un brouillar jus ca 9 heueres depui 9 heures il se laive la chaleur et le ven énorme, de pui que jai quitte le pay je nai pas en tandu de tou le tonnnerre en californi il ni a jamais de lairage.

Vous me disiez que mon cousin Emille a l'intansion de venir en californi on mais il a encore de resté enfrance jusca 17 ans le mouins parce que le travail de californi est tres dur de pui le matin a 5 heures jusca 11 heures ou minui il faut toujours travaillé il ni a que 5 heures ou 6 pour se reposé, mais on gagne de largen et on est bien nourrit on a de la viande a discersion et du vin et de la soupe, et le matin le café au au lait, a 7 ho on nous porte de la viande et du pain et du vain au travail. Quand mon cousin voudra ve nir en californi, je vous mait une adresse, et dans cette lettre pour New york avec cette adresse vous ecrire au maitre de l'htel lotel (dans la marge) qui est la dersse sur cette quartee), il un jour avan dambarquer can ti quant-il dé sendra a new york il mètra la carte a son sa chapeau le mètre p reconnaitra sa carte et son a dresse il le prendra et la mainera chez lui il ne paira que 5 frans par jour il aura tous les renseignement qui lui feront besouint il y ra la compagné jusca qu'il soit sur le chemain de fer et a dautre autel on pai 15 Et 20 fran et la on parle françai dan cest autel

La dresse de lotel est ici dans la carte qu'il m'étra au chapeaus Je mai rien plus a vous dire mais Oncle sont tous enparfaite sante Bernard Bauchou vous fait bien de compliment vous me ferez bien de compliments a tous les parent de herrère et à tous seus de hahou, je vous souhaite mille chose de bonmheur je vous embrasse du coeur a toute la maison

Votre affectionné Neveu

Joseph Bergès

mon adresse vous

metré comme ici de sou

Monsieur P. Bergès No

1931 Geary street san Etas unis

fransisco Cal (pour remètre

a Joseph neveu

### ■ Lettre de Julie Cassou

San Francisco le 30 Avril 1892

Ma chère Jeanne

Que dois-tu penser de mon  
silence moi qui avant de partir  
t'avais si bien promis d'écrire aussitôt  
arrivée. J'espère bien que tu m'excuseras  
tu as été au service des autres tu dois  
savoir ce que cela est. Je regrette  
bien de n'avoir pas vu ton petit  
enfant avant de partir cela m'aurait  
fait tant de plaisir Mon départ  
a été si précipité que j'étais  
sur le bateau et je ne pouvais  
pas le croire. Je l'ai cependant  
bien aperçu car pendant dix jours  
que nous avons voyagé sur mer  
nous avons eu fort mauvais temps et

Que ce soit Lucie ou moi nous  
avons eu le mal de mer jusqu'au  
dernier moment et ce n'est guère bon  
je t'assure Enfin nous sommes arrivées  
à bon port c'est le principal et jusqu'à  
ce jour je n'ai pas eu un seul regret  
pour Oloron. Je me suis bien ennuyée  
les premiers jours malgré cela je n'ai  
jamais eu de remords Ici je suis libre  
de moi. Si je fais bien personne ne  
viendra mettre son nez dans mes affaires  
Je ne fréquente que Lucie, Louise Loustalet  
et une cousine à Maria Bergès et encore  
je ne les vois que tous les quinze jours  
il y a maintenant un mois que  
je ne les ai pas vues. Nous sommes à la  
campagne jusqu'au mois de  
Juillet C'est très joli. Tout des fleurs  
et au bord de la mer. Je suis  
placée dans une famille. Je garde  
et j'apprends le français à deux  
enfants un garçon qui à 7 ans et une  
fille qui a 3 ans 1/2. Je gagne mes 125f  
par mois Mes maîtres sont très bons  
et si ce n'était les enfants qui sont très  
endiablés dans ce pays ci je pourrais  
dire que je suis très heureuse. Lucie est  
placée dans une famille elle garde un  
enfant et elle a 100f par mois. Je n'ai  
point d'avis à donner mais à la  
place de Pascaline je viendrais ici  
elle est tout de même loin de la maison  
Joseph quitte Mexico je l'attends

la semaine prochaine il me tarde  
beaucoup de le voir Je lui ai écrit  
de venir et il ne s'est pas fait  
prier je t'assure, il ne fait guère  
bon dans le Mexique. J'ai retrouvé  
beaucoup de pays et de payses mais  
je ne veux fréquenter personne tous ont  
la langue mieux pendue les uns que  
les autres et je préfère qu'on dise que

Õ je suis trop fière que de dire que  
je ne le suis pas assez je vois ce qu'on  
dit pour les autres. Tu diras bien  
des choses à Pascaline et à ton  
mari et tu embrasseras pour moi  
ton petit enfant que je n'ai pas  
vu je pense que Pascaline a été étonnée  
quand tu lui as dit que nous étions parties  
je suis sûre qu'elle ne pouvait pas le croire  
Adieu ma bien chère je t'embrasse  
de tout mon cœur  
Ton amie pour  
la vie

Julie Cassou  
chez monsieur Arnold docteur  
2105 avenue Pacific  
San Francisco  
Californie Amérique du Nord

**Remarque :** la disposition et l'orthographe des lettres ont été conservées.

## ■ Pierre Mon à sa famille

San- Francisco 10 Juin 1900

Mes chers parents

Nous sommes arrivés à San-Francisco le cinq courant et nous y sommes arrivés dans une parfaite santé je désire bien que la présente vienne vous trouver de même qu'elle me quitte en ce moment.

Nous avons été très bien recus par M. Pierre Lassalle, sa femme et sa belle-mère, et il nous avait placés avant d'arriver là-bas, mais il n'a pas voulu nous laisser travailler jusqu'au lundi onze Juin

Nous regrettons pas du tout d'avoir quitté la France car ici nous sommes nourris comme les Messieurs en France et les salaires qui arrivent au bout du mois sont mieux beaucoup mieux à regarder, il est sûr que les premiers temps le travail est un peu plus dur que dans le pays mais s'est égal on peut y résister quand-même.

Si nous n'avions pas été placés nous aurions trouvés dix places pour chacun se n'est pas ça qui manque.

Nous avons vu la plupart des gens d'Issor qui sont à San-Francisco ils sont tous très bien, il y a les deux frères Urrèpe Pon Pierre ; et Jean Baptiste qui ont vendu leur troupeaux qui leur à vallu

la somme de 125 milles francs leur fortune s'élève a peu près a 115 milles francs croyez vous si s'est bien mieux que de rëster en France.

J'ai vu aussi à Casette Joseph il est marié il y a a peux près deux mois avec une fille de la Gasco-  
gne il va très bien et il a aussi bien près de vingt milles francs de gagnés,

Vous me ferez bien de compliment à la famille Casette et à tous ceux qui demenderont de mes  
nouvelles et vous direz à Cazette que Joseph va leur écrire et leur envoyer les sizaux au pre-  
mier rencontre ; et je lui es rendu le saucisson qu'il m'avait donné

Vous ferez bien de compliments à Tëtie et vous lui direz que nous ne savons pas comment remer-  
cier ces deux fils d'avoir eu si bonne volonté pour nous Vous me donnerez réponce en me content  
qu'elques choses du pays et vous me direz qui s'est le maire et l'adjoint sans oublier de me faire  
bien d'amitiés à Pierre Louis

Je termine ma lettre en vous serrant la main cordialement, Votre fils et frère

Pierre Mon 612 Boa Broadway  
Street San-Francisco California.

## ■ Entretien de Georges Perec avec Madame Tessie Croce, 31 mai 1979

*Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir*

Georges Perec avec Robert Bober, P.O.L avec l'Institut National de l'Audiovisuel,  
1995, 158 p.

### Présentation :

« Georges Perec et Robert Bober ont, dans un film, *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et  
d'espoir*, INA-1979, décrit ce qui restait alors de ce lieu unique, et recueilli les traces de plus en  
plus rares qui demeurent dans la mémoire de ceux qui, au début du siècle, ont accompli ce voyage  
sans retour. »\* Un livre est né de cette expérience quelques années plus tard, richement accom-  
pagné de photos, dont celles, d'époque, du photographe Lewis W. Hine. Georges Pérec transcrit  
aussi dans cet ouvrage les entretiens qu'il a eus avec des témoins.

\* extrait de la quatrième de couverture

### Thèmes : *histoire de l'immigration, mémoire familiale*

Georges Pérec : Quand êtes-vous venue en Amérique ?

Madame Croce : En 1912

G.P. : Vous aviez quel âge ?

Mme C. : Quinze ans et demi.

G.P. : Vous êtes née en Italie ?

Mme C. : Je suis née en Italie, oui.

G.P. : Que faisait votre père ?

Mme C. : Il était menuisier.

G.P. : Et pourquoi êtes-vous partie en Amérique ?

Mme C. : Ça n'allait pas là-bas. Il n'y avait pas moyen de gagner de l'argent, alors mon oncle m'a  
fait venir ici, le frère de ma mère ; il était venu ici bien des années avant.

G.P. : Vous êtes venue avec toute votre famille ?

Mme C. : Non. Seulement trois d'entre nous. Ma grand-mère, la mère de ma mère, ma tante et moi.

G.P. : Et votre mère ?

Mme C. : Ma mère est venue après, longtemps après, je pense qu'elle a dû venir en 1922.

G.P. : Vous veniez du nord de l'Italie ?

Mme C. : Nous avons pris le bateau à Gênes.

G.P. : Vous avez des souvenirs du voyage ?

Mme C. : Oh, bien sûr. C'était dur. La nourriture était mauvaise. On ne pouvait même pas manger à une table. On était comme des mendiants, on mangeait assis par terre, avec l'assiette à côté de nous. C'était très mauvais. Des assiettes en fer blanc.

G.P. : Vous étiez en troisième classe, dans l'entrepont ?

Mme C. : Oui, c'est ça. Ma grand-mère voyageait en seconde classe, parce qu'elle était vieille, mais nous étions dans l'entrepont. Nous n'avions pas les moyens de payer davantage.

G.P. : Et vous êtes arrivée à Ellis Island ?

Mme C. : Nous avons passé une dernière nuit à bord du bateau et le lendemain, on nous a amenés à Ellis Island.

G.P. : Comment c'était ?

Mme C. : Affreux. Pour rien au monde je n'y retournerais. C'était terrible ! Tellement de monde, tellement de monde ! Oh mon Dieu ! ça ressemblait à du bétail...

G.P. : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mme C. : On a attendu pour la visite médicale ; ils examinaient les yeux, ils vérifiaient que tout allait bien. Sinon ils vous renvoyaient. Si vous aviez les yeux rouges ou quelque chose comme ça, ils vous renvoyaient. Mais Dieu merci, j'étais en bonne santé !

G.P. : Votre oncle vous attendait ?

Mme C. : Il est venu nous chercher, oui, il nous a emmenés chez lui ; il habitait 75, Vestry Street ; c'est tout près d'ici, dans le quartier ; il a toujours vécu dans ce quartier. Il est mort maintenant ; il est retourné en Italie et il y est mort. Ma grand-mère aussi est morte, et ma tante...

G.P. : Votre oncle est revenu vivre en Italie ?

Mme C. : Oui, il s'est marié, il est reparti là-bas et il y est resté...(...)

G.P. : Quel était votre métier ?

Me C. : Quand je suis arrivée ici, j'ai trouvé du travail dans la confection masculine. J'étais finisseuse, à cinq dollars la semaine. (...)

G.P. : Quand votre mère est venue, en 1922, vous êtes allée la chercher à Ellis Island ?

Mme C. : Oui, mais elle est venue en deuxième classe, alors elle est sortie presque, tout de suite... Elle est venue avec ma belle-sœur, ma future belle-sœur. Voyez-vous, mon frère était déjà ici, je l'avais fait venir juste après la fin de la guerre, et il a fait venir ma mère et sa future femme.

G.P. : Ils s'étaient rencontrés en Italie et il était venu le premier ?



Mme C. : Oui, il est venu d'abord et il l'a fait venir. Ils se sont mariés sur l'île. A cette époque, ils faisaient comme ça : avant de pouvoir entrer dans le pays, ils fallait qu'ils soient mariés. Alors elle est venue avec ma mère et mon autre frère, le petit. (...)

G.P. : Vous êtes retournée en Italie ?

Mme C. : Oui, j'y suis allée deux ou trois fois.

G.P. : Mais vous n'avez pas voulu y revenir pour y vivre.

Mme C. : Non, c'est une autre vie là-bas. Je suis tellement habituée à la vie ici. En Italie, je n'ai plus que ma sœur et des cousins lointains. Je préfère être ici avec toute ma famille. »

Suggestion : on pourra lire les autres interviews dans l'ouvrage cité.

## PAROLES DE CINEASTES

**Emanuele Crialese,**

Note de production du film *Golden Door* (2007)

### Présentation :

Le film *Golden Door*, à travers l'histoire d'une famille sicilienne, traite de l'arrivée des immigrants Italiens à Ellis Island. Emanuele Crialese s'explique sur l'intention du film et l'impact des lettres et photographies de migrants dans sa préparation documentaire.

### Extrait 1

*Thème : le mirage américain*

« Les premières photos de cette nouvelle terre arrivent dans les campagnes. Ces images prétendument véridiques sont en réalité des photos truquées, des photomontages sur lesquels on peut voir des hommes minuscules à côté de légumes géants. Ce sont les premières formes de propagande qui arrivent d'Amérique pour encourager les paysans à quitter leur terre aride pour une terre d'abondance assurée. (...) »

On trouve au Musée de l'immigration d'Ellis Island cette citation d'un immigré italien de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle\* :

« On m'avait dit qu'en Amérique, les rues étaient pavées d'or.

Quand je suis arrivé, j'ai découvert trois choses :

- 1- Elles n'étaient pas pavées d'or.
- 2 - Elles n'étaient pas pavées du tout.
- 3 - On attendait de moi que je les pave. »

(\*Remarque du Département Education CNHI)

### Extrait 2

*Thème : mémoire familiale*

« J'ai mis de côté les livres d'histoire pour me consacrer à l'étude des "paroles de papier", on appelle ainsi les lettres que des millions d'Italiens dictèrent à ceux qui savaient écrire. J'ai décidé de reconstruire une mémoire. Une mémoire sélective et donc, dans une certaine mesure, incomplète. Une mémoire latente et remplie d'éléments plus ou moins volontairement refoulés. Je n'étais pas intéressé par le récit historique ou social et encore moins par l'histoire des masses. J'ai voulu aller à la rencontre du particulier, de l'individu qui quitte sa terre natale et, à travers ce voyage, se métamorphose d'homme ancien en homme moderne. »(...)

### Extrait 3

*Thème : photos de migrants*

Le réalisateur s'intéresse ici aux visites médicales des nouveaux arrivants : des tests d'assemblage de formes en bois leur sont imposés pour l'enquête de santé mentale.

« Alors que je lisais les manuels d'inspection mentale des "aliénés", publiés annuellement à partir de 1913, je regardais les photos des nouveaux arrivants en attente d'être examinés, je me perdais dans leurs regards. Leurs yeux semblaient demander des explications alors qu'ils se bat-

taient, déroutés, avec des formes géométriques à transformer en rectangle de bois, en face d'hommes en uniforme fixant des horloges pour enregistrer combien de temps il leur fallait pour trouver la solution quand il y avait une solution... »

**\*Pour plus d'informations sur le film, on pourra consulter**

- La filmographie du Dossier Enseignants, réalisée par la médiathèque de la CNHI
- Le site du sceren de l'académie de Paris qui propose analyse, documents et activités : <http://crdp.ac-paris.fr/seanceplus/goldendoor>

**■ Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir**

Georges Perec avec Robert Bober

P.O.L avec l'Institut National de l'Audiovisuel, 1995, 158 p.

Georges Perec, Robert Bober, *Récits d'Ellis Island histoires d'errance et d'espoir*, Paris, P.O.L., 1995, p. 10-11, 14-15, 56, 69, réédition (texte seul) Ellis Island, Paris, P.O.L., 1999, p. p. 15-17, 19-21, 57-58, 70-71.

**Extrait 1**

*Thème : histoire de l'immigration*

« Pratiquement libre jusque vers 1875, l'entrée des étrangers sur le sol des États-Unis fut progressivement soumise à des mesures restrictives, d'abord élaborées et appliquées à l'échelon local (autorités municipales et portuaires), ensuite regroupées au sein d'un Secrétariat à l'Immigration dépendant du gouvernement fédéral. Ouvert en 1892, le centre d'accueil d'Ellis Island marque la fin d'une émigration quasi sauvage et l'avènement d'une émigration officialisée, institutionnalisée et, pour ainsi dire, industrielle. De 1892 à 1924, près de seize millions de personnes passeront par Ellis Island, à raison de cinq à dix mille par jour. La plupart n'y séjourneront que quelques heures ; deux à trois pour cent seulement seront refoulés. En somme, Ellis Island ne sera rien d'autre qu'une usine à fabriquer des Américains, une usine à transformer des émigrants en immigrants, une usine à l'américaine, aussi rapide et efficace qu'une charcuterie de Chicago : à un bout de la chaîne, on met un Irlandais, un Juif d'Ukraine ou un Italien des Pouilles, à l'autre bout — après inspection des yeux, inspection des poches, vaccination, désinfection — il en sort un Américain. Mais en même temps, au fil des années, les conditions d'admission deviennent de plus en plus strictes. Petit à petit, se referme la Golden Door de cette Amérique fabuleuse où les dindes tombent toutes rôties dans les assiettes, où les rues sont pavées d'or, où la terre appartient à tous. En fait, à partir de 1914, l'émigration commence à s'arrêter, d'abord à cause de la guerre, ensuite à cause d'une série de mesures discriminatives qualitatives (Literacy Act) et quantitatives (quotas) interdisant pratiquement l'entrée des États-Unis à ces « rebuts misérables » et à ces « masses entassées » que, selon Emma Lazarus, la statue de la Liberté invite à venir. En 1924, les formalités d'immigration seront confiées aux consulats américains en Europe, et Ellis Island ne sera plus qu'un centre de détention pour les émigrants en situation irrégulière. [...] Sur Ellis Island même, les formalités d'inspection duraient, dans le meilleur des cas, de trois à cinq heures. Les arrivants subissaient d'abord une inspection médicale. Tout individu estimé suspect était retenu et soumis à une visite médicale beaucoup plus approfondie ; plusieurs maladies contagieuses entraînaient automatiquement le refoulement, en particulier le trachome, la teigne (favus) et la tuberculose.

Les émigrants qui passaient sans encombre cette inspection étaient alors appelés, au terme d'une attente plus ou moins longue, devant des bureaux (legal desks) derrière lesquels siégeaient un inspecteur et un interprète (le célèbre maire de New York, Fiorello La Guardia, fut longtemps interprète de yiddish et d'italien sur Ellis Island). L'inspecteur disposait d'environ deux minutes pour décider si oui ou non l'émigrant avait le droit d'entrer aux États-Unis et prenait sa décision après lui avoir posé une série de vingt-neuf questions :  
Comment vous appelez-vous ?

D'où venez-vous ?  
Pourquoi venez-vous aux États-Unis ?  
Quel âge avez-vous ?  
Combien d'argent avez-vous ?  
Où avez-vous eu cet argent ?  
Montrez-le-moi.  
Qui a payé votre traversée ?  
Avez-vous signé en Europe un contrat pour venir travailler ici ?  
Avez-vous des amis ici ?  
Avez-vous de la famille ici ?  
Quelqu'un peut-il se porter garant de vous ?  
Quel est votre métier ?  
Êtes-vous anarchiste ?  
etc.

Si le nouvel arrivant répondait d'une manière que l'inspecteur jugeait satisfaisante, l'inspecteur tamponnait son visa et le laissait partir après lui avoir souhaité la bienvenue (Welcome to America). S'il y avait le moindre problème, il écrivait sur sa feuille « S.I. », ce qui signifiait Special Inquiry, inspection spéciale, et l'arrivant était convoqué, au terme d'une nouvelle attente, devant une commission composée de trois inspecteurs, d'un sténographe et d'un interprète qui soumettaient le candidat à l'immigration à un interrogatoire beaucoup plus poussé. »

#### **Extrait 2**

##### ***Thème : histoire de l'immigration***

« Les immigrants qui débarquaient pour la première fois à Battery Park ne tardaient pas à s'apercevoir que ce qu'on leur avait raconté de la merveilleuse Amérique n'était pas tout à fait exact : peut-être la terre appartenait-elle à tous, mais ceux qui étaient arrivés les premiers s'étaient déjà largement servis, et il ne leur restait plus, à eux, qu'à s'entasser à dix dans les taudis sans fenêtres du Lower East Side et travailler quinze heures par jour. Les dindes ne tombaient pas toutes rôties dans les assiettes et les rues de New York n'étaient pas pavées d'or. En fait, le plus souvent, elles n'étaient pas pavées du tout. Et ils comprenaient alors que c'était précisément pour qu'ils les paient qu'on les avait fait venir. Et pour creuser les tunnels et les canaux, construire les routes, les ponts, les grands barrages, les voies de chemin de fer, défricher les forêts, exploiter les mines et les carrières, fabriquer les automobiles et les cigares, les carabines et les complets veston, les chaussures, les chewing-gums, le corned-beef et les savons, et bâtir des gratte-ciel encore plus hauts que ceux qu'ils avaient découverts en arrivant. »

*\*La disposition et la ponctuation originales ont été respectées.*

#### **Extrait 3 pp 16-17**

##### ***Thème : identité***

**Situation :** Chapitre 1 intitulé *L'Île des larmes*

« La plupart des inspecteurs faisaient correctement leur travail et s'efforçaient avec l'aide des interprètes d'obtenir des nouveaux arrivants des renseignements corrects. Un grand nombre était d'origine irlandaise et peu habitué à la graphie et à la consonnance des noms d'Europe centrale, de Russie, de Grèce et de Turquie. Par ailleurs, beaucoup d'émigrants souhaitaient avoir des noms qui fassent américains. De là vient que d'innombrables histoires de changement de noms eurent lieu à Ellis Island : un homme venu de Berlin fut nommé Berliner, un autre pré-nommé Vladimir reçut comme prénom Walter, un autre pré-nommé Adam eut pour nom Adams,

un Skyzerski devint Sanders, un Goldenburg devint Goldberg tandis qu'un Gold devenait Goldstein.

On conseilla à un vieux juif russe de se choisir un nom bien américain que les autorités d'état civil n'auraient pas de mal à transcrire. Il demanda conseil à un employé de la salle des bagages qui lui proposa Rockefeller. Le vieux juif répéta plusieurs fois de suite Rockefeller, Rockefeller pour être sûr de ne pas l'oublier. Mais lorsque, plusieurs heures plus tard, l'officier d'état civil lui demanda son nom, il l'avait oublié et répondait en yiddish : Schon vergessen (j'ai déjà oublié) et c'est ainsi qu'il fut inscrit sous le nom bien américain de John Ferguson. »

#### **Extrait 4**

*Thèmes : exil, histoire de l'immigration, mémoire familiale, identité*  
méditation personnelle sur le lieu et les traces de l'immigration.\*

« ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici,  
c'est l'errance, la dispersion, la diaspora.  
Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil, c'est-à-dire  
le lieu de l'absence de lieu, le non-lieu, le  
nulle part.  
c'est en ce sens que ces images me concernent, me  
fascinent, m'impliquent,  
comme si la recherche de mon identité  
passait par l'appropriation de ce lieu-dépotoir  
où des fonctionnaires harassés baptisaient des  
Américains à la pelle.

(...)

et c'est surtout avoir le sentiment de partager ces  
gestes et ces rites avec d'autres, au-delà des  
frontières et des nationalités, partager ces choses  
devenues racines, tout en sachant à chaque instant  
qu'elles sont en même temps fragiles et essentielles,  
menacées par le temps et par les hommes :

fragments d'oubli et de mémoire, gestes que l'on retrouve  
sans les avoir jamais vraiment appris, mots qui reviennent, souvenirs de berceuses,

photographies précieusement conservées :  
signes d'appartenance sur lesquels se fonde son  
enracinement dans l'Histoire, sur lesquels se forge  
son identité, c'est à dire ce qui fait qu'il est à  
la fois lui et identique à l'autre.

*\*La disposition et la ponctuation originales ont été respectées.*